

REVIEWS OF BOOKS.

A *History of Siam* from the earliest times to the year A. D. 1781, with a supplement dealing with more recent events, by W. A. R. Wood, London, T. Fisher Unwin, (1926), 294 pp., 11 illustr., 1 map.

Nombreux sont les ouvrages sur le Siam publiés en Europe et en Amérique. Les plus importants d'entre eux, ceux de La Loubère, de Bowring, de Pallegoix, de Graham, réservent chacun un chapitre à l'histoire du pays. Mais le livre de M. Wood est le premier qui soit entièrement consacré à l'histoire du Siam. Le seul fait d'avoir entrepris un travail aussi éminemment utile, et dont le besoin se faisait sentir depuis si longtemps, mérite la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent au passé de la péninsule indochinoise en général et à celui du Siam en particulier.

Dans un domaine encore aussi peu étudié, on ne peut évidemment pas s'attendre qu'un premier essai de synthèse soit parfait et définitif. L'ouvrage de M. W. mérite d'être accueilli avec la plus grande bienveillance et d'être jugé sur ses qualités plutôt que sur ses défauts.

Ses qualités sont réelles. La documentation est sérieuse et à peu près complète. Les sources indigènes auxquelles l'auteur, grâce à sa parfaite connaissance du siamois, a pu avoir accès directement, ont été largement mises à profit. D'événements souvent confus, dont le style terne et plat des annales officielles n'est pas fait pour rendre la lecture attrayante, M. W. a su tirer un récit assez vivant dont la lecture n'est jamais ennuyeuse. Et surtout, pour toute la période antérieure à la fondation d'Ayudhyā, il a su se libérer de l'empêchement des légendes et des chroniques tardives, dont la chronologie fantaisiste a empoisonné tous les travaux sur l'histoire du Siam avant les Siamois. Basée sur l'épigraphie et les documents étrangers, surtout

chinois, la première partie du livre de M. W. jusqu'à la fin de la dynastie de Sukhodaya est peut être le premier exposé en langue anglaise qui soit conforme aux résultats des dernières recherches.

Les critiques qu'on peut lui adresser portent moins sur le contenu même de son ouvrage que sur ce qu'il y manque et qu'on désirerait y trouver.

Toutes les fois que la chronologie est embrouillée et prête à discussion, M. W. choisit la solution "qui lui semble la plus probable." On aurait aimé avoir en note un résumé des arguments qui l'ont amené à faire ce choix et à considérer telle solution comme plus probable que telle autre. Je sais bien que l'ouvrage de M. W. est sans prétention scientifique et est surtout destiné à ce qu'on appelle "le grand public". Mais comme ce livre sera sans doute pendant longtemps le seul que l'autre public, celui des spécialistes, pourra consulter sur l'histoire du Siam, il n'eût pas été mauvais de donner à ces lecteurs un peu plus exigeants un résumé des recherches faites par l'auteur pour décider de certains points importants de chronologie.

L'archéologie, je veux dire l'historique des principaux monuments d'Ayudhyā et des autres cités siamoises, aurait pu avoir une part un peu plus large. C'est justement un sujet sur lequel les inscriptions et la chronique officielle donnent des renseignements assez précis et généralement dignes de foi. Quelques lignes sur ces monuments, la date de leur fondation, leur destination primitive, n'auraient pas beaucoup allongé l'ouvrage et auraient été infiniment utiles. Au Siam l'histoire des temples et des palais est intimement liée à l'histoire du pays.

Je donne ci-après une liste de menues erreurs de détail, qu'il sera facile à l'auteur de corriger dans une seconde édition. Aucune d'elle n'a une importance capitale; plusieurs d'entre elles ne sont même que de simples fautes d'impression. M. W. ne m'en voudra

pas de les lui signaler : elles lui montreront en tout cas avec quel soin j'ai lu son livre. Il me permettra en terminant de lui avouer qu'on se passerait volontiers des appréciations morales qui terminent le règne de chaque roi. Ces blâmes et ces témoignages de satisfaction sont d'autant plus vains qu'ils sont basés sur la morale de l'auteur, qui n'est pas la morale siamoise de l'époque de Sukhodaya ou d'Ayudhyā.

P. 22. — Au lieu de *Promanujit Jinnorot*, lire *Boromanujit Jinorot*.

P. 27. — L'original hollandais de "Révolutions arrivées au Royaume de Siam," publié dans l'édition française du Voyage de Herbert, n'a jamais été imprimé.

P. 32. — Le paragraphe ; "The Tai and Chinese are *cognate races*" résout d'une façon un peu simpliste, au moyen d'affirmations pures, une question fort compliquée. Il est possible que la parenté des langues tai et du chinois puisse être démontrée un jour, mais ce jour n'est pas encore venu, et quand cette démonstration linguistique sera faite, on n'en pourra pas conclure à une *parenté raciale*. Qu'est-ce d'ailleurs que la *race* chinoise ? Les auteurs ont une déplorable tendance à abuser du mot *race*, qui n'a de sens précis que s'il sert à désigner un ensemble de caractères anthropologiques communs.

P. 32. — Il n'est pas certain que les *Ai-lao* soient des Tai, ni que les témoignages chinois datant des premiers siècles de l'ère chrétienne et rapportés par M. W. se rapportent aux Tai.

P. 33. — C'est en 779 et non en 770 que mourut Kolofeng, roi du Nan-chao ; en 829 et non en 820 qu'eut lieu l'invasion de la Chine. Les données par M. W. pour l'histoire du Nan-chao ne sont pas celles que donne Pelliot (*Deux itinéraires*, BEFE-O, IV) d'après les sources chinoises.

P. 39. — Au lieu de *Kardandan*, lire *Zardandan*.

P. 40. — M. W. confond — et il n'est pas le seul — Negritos et Indonésiens. Dans la Péninsule Malaise, les deux types sont représentés : les Semang aux cheveux crépus sont des Negritos ; les Sakai aux cheveux ondulés sont des Indonésiens.

P. 45. — Les images du Buddha, faisant le geste de l'argumentation, le pouce et l'index réunis, qui ont été trouvées à P'ra Pathom n'appartiennent pas nécessairement au Mahāyāna : les vestiges archéologiques de P'ra Pathom semblent se rapporter plutôt au Hīnayāna.

P. 46. — Il n'est pas exact que les rois de l'ancien Cambodge aient été exclusivement hindouistes. Deux au moins, Sūryavarman I et Jayavarman VII, furent sûrement bouddhistes, et même ceux qui professaient officiellement l'hindouisme faisaient à l'occasion des fondations bouddhiques, comme Yaçovarman qui fonda le Saugatāgrama (actuellement Tep Pranam) au nord du Palais Royal d'Angkor Thom.—Il n'est pas certain qu'il ait fallu des centaines d'années pour construire tel grand monument d'Angkor. Tout ce qu'on sait de leur histoire tend au contraire à prouver qu'ils ont été construits très rapidement, par des corvées comprenant sans doute des milliers d'ouvriers.

P. 47. — Après la traduction du récit de Tcheou Ta-kouan par Rémusat, M. W. aurait pu citer la traduction plus récente et plus exacte de Pelliot, BEFE-O, III, 1903.

P. 50. — La théorie d'après laquelle Sudhammapura, d'où Anuruddha ramena à Pagan le bouddhisme Hīnayāna, serait P'ra Pathom, et non Thaton en Basse-Birmanie, chère aux historiens siamois dont elle flatte l'orgueil national, manque jusqu'à présent d'une base solide. Si elle est réellement confirmée comme le dit M. W., par le fait qu'il existe entre P'ra Pathom et Pagan des relations étroites, attestées par des découvertes numismatiques, il eût été bon de donner sur ce point capital quelques précisions.

P. 51. — Il est exagéré de dire que les conquêtes d'Anuruddha affaiblirent définitivement l'empire khmèr. L'épigraphie khmère n'y fait pas la moindre allusion, et après Anuruddha, le Cambodge connut le glorieux règne de Sūryavarman II, fondateur d'Angkor Vat, et celui de Jayavarman VII dont les inscriptions sont réparties sur une aire immense.

P. 55. — Rien n'est moins prouvé que le voyage de Rāma K'ambhèng en Chine en 1294. Tout ce que disent les Annales chinoises, c'est que cette année-là un ordre impérial enjoignit au roi de Sien, *Kan-mou-ting* (=Kamrateng, titre khmèr), de venir à la Cour, ou s'il avait une excuse, de faire venir comme otages, son fils, son frère et des envoyés. Quant au prétendu voyage de 1300, les Chinois n'en parlent même pas.

P. 55-56. — Il n'est dit nulle part que la dynastie mone de Lamp'un ait été vassale des rois du Cambodge. Il est peu probable que l'hégémonie khmère ait dépassé Savank'alok vers le nord.

P. 59. — On aimerait savoir sur quelle autorité s'appuie M. W. pour dire que la grande statue de Vat Sut'at a été faite en 1361.

P. 65. — Le prince P'asat qui devint roi du Cambodge à la mort de Lampongs Raja, s'appelait en réalité Basat ou Ba Krasat. La chronique du Cambodge dit qu'il était fils de Ramat'ibodi (et non du roi du Cambodge). Cf. BEFFÉ-O, XVIII. ix, pp. 24-25.

P. 68. — La date de la mort de Loet'ai est 1347, non 1354. La date exacte est d'ailleurs donnée p. 59.

P. 70. — "*P'angou*, dit M. W., is an archaic form of the word *ngou* meaning five." Il faut lire *P'o Ngua*. *P'o* est l'appellatif masculin. Quant à *ngua*, c'est un adjectif numéral qui n'est plus usité en siamois, mais est encore employé chez les Tai de Birmanie, où il fait partie d'un système de numérotation des enfants. Il signifie en effet "cinquième" et est peut-être apparenté au chinois *ngo*.

P. 74. — La statue du P'ra Sihing n'est pas au Palais Royal de Bangkok, mais au Palais du Vang Na, récemment transformé en Musée.

• P. 76 et suiv. — La chronologie des luttes avec le Cambodge, du milieu du XIV^e au milieu du XV^e siècle, est très compliquée. Il importerait qu'elle fût fixée avec quelque précision, car ces guerres eurent pour résultat la déchéance définitive du Cambodge et l'abandon d'Angkor. C'est ici surtout qu'on aimerait savoir quelles raisons ont décidé M. W. à adopter la solution, peut-être exacte, qu'il nous propose.

P. 81. — Le taureau (en bronze) qui était au P'ra Bat, et qui est maintenant au Musée de Bangkok, ne semble pas être de style khmèr.

P. 83. — "*It became the custom*, dit M. W. à propos de Boroma Trailakanat, on the death of each king, to convert into a temple, or chapel, the pavilion in which he had resided." C'est une coutume beaucoup plus ancienne, dont on trouve des traces au Cambodge dès le IX^e siècle.

P. 103. — Au lieu de *King Müang Kesa*, je crois qu'il faut mieux écrire *Müang Ket Klao*.

P. 127. — Au lieu de *T'ingaraja*, il faudrait mieux écrire *Thingaraja*. L'initiale du mot n'est pas un *t'* aspiré, mais un phonème analogue au *th* anglais. La forme sanskrite du nom est *Sangha* (ou *Singha*)*raja*. Ce personnage, à qui est attribuée l'origine de la petite ère birmane est plus connu sous le nom de Poppa Saw Rahan.

P. 147. — *Phya Savank'alok* (prononcé en cambodgien Suor-kéalòk) était et est encore le titre du gouverneur de la province de Pôrsat.

P. 148. — A propos des événements relatés ici, il eût été bon de citer la "Brève et véridique relation des événements du Cam-

bodge" par Gabriel Quiroga de San Antonio, publiée et traduite en 1914 par M. Cabaton (Documents historiques et géographiques relatifs à l'Indochine).

Pp. 210-211. — Au lieu de *Cébert*, lire *Céberet*.

P. 211. — Au lieu de *P'ra Pia*, lire *Mom Pi*.

P. 238. — Dok Madtia n'est pas un surnom du Prince Ut'ump'on. Ce nom d' Ut'ump'on (Skt. *Udumbara* = figuier) est l'équivalent en langue savante du nom indigène Dok Madtia = fleur de figuier,

P. 241. — Au lieu de *Bodisatra*, lire *Bodhisattva*.

G. C.

Guide to Bangkok with notes on Siam. BY MAJOR ERIK SEIDENFADEN. First edition. Published by the Royal State Railway Department of Siam.—320 pp., over 250 illust.

Ce nouveau guide de Bangkok est le premier volume d'une série de guides que le Département des Chemins de fer de l'état siamois se propose de consacrer aux principales villes du Siam et aux différentes lignes de son réseau. Il a le double mérite de donner aux touristes de passage des renseignements pratiques sur Bangkok, les moyens d'y accéder, les conditions du séjour, etc., et de fournir aux voyageurs curieux d'histoire et d'archéologie des données précises et exactes sur le Siam en général, et les principaux monuments de sa capitale.

Le volume, d'un format commode, dont la présentation fait le plus grand honneur à l'imprimerie du Bangkok Times, commence par l'énumération des voies d'accès à Bangkok, et par les renseignements indispensables aux touristes sur le visa des passeports, les formalités en douane, le séjour dans les divers hôtels, les moyens de transport, les banques, les légations et consulats, le service des postes, télégraphes et téléphones. Viennent ensuite plusieurs programmes de

visite de la ville, plus ou moins complets suivant le temps dont dispose le voyageur, suivis d'une description sommaire des différents quartiers, avec plans à l'appui. Le guide proprement dit, c'est à dire la description des divers monuments, comprend 150 pages; il est précédé de notes sur le théâtre siamois, l'architecture et les fêtes, et suivi d'une autre série de notes sur la géographie, la population, le climat, la faune et la flore, la géologie, l'histoire, l'administration et la religion du Siam.

Le grand succès de ce guide, dont la première édition a été épuisée en quelques semaines, est pleinement justifié par ses qualités d'ordre pratique et l'exactitude de sa documentation. Il sera aisé de faire disparaître dans une seconde édition quelques fautes d'impression et quelques menues erreurs de détail qui se sont glissées dans la première, et qui sont dûes en grande partie au fait que l'auteur, absent de Bangkok pendant l'impression de son livre, n'a pas eu l'occasion d'en relire les épreuves.

Parmi les erreurs de fait les plus graves, je signalerai les suivantes.

P. 130. L'exportation de statues du Buddha et d'objets appartenant au culte bouddhique n'est pas interdite. La vérité est que les objets présentant un intérêt archéologique ou artistique, qu'ils appartiennent ou non au culte bouddhique, ne peuvent être exportés que sur la présentation d'un permis délivré par le service archéologique de l'Institut royal.

P. 149. Les deux grandes statues du Buddha debout, orné des attributs royaux, qui se dressent au pied de l'autel du Buddha d'émeraude, n'ont pas été offertes par les deux premiers rois de la dynastie de Bangkok. Elles ont été faites en 1843 par le roi Brah Nang Klao, à la mémoire de ses deux prédécesseurs, et ce sont les noms de ces deux statues, Brah Buddha Yot Fā Chulālok et Brah Buddha Loes Lā Nobhalai qui ont servi ensuite à désigner les deux premiers rois.

P. 150. La légende du Buddha d'émeraude ne dit pas que cette image fut faite par les dieux pour un roi Nāga de Ceylan. C'est

le moine Nāgasena, le maître spirituel du roi Ménandre, qui est censé être l'auteur de cette statue.

P. 156. La grande statue de Ganeça, autrefois au Vat Brah Keo, et maintenant au Musée national, ne vient pas du Cambodge, mais de Singhasari à Java. De même, p. 160, les statues du Buddha signalées comme provenant du Cambodge, viennent en réalité de Java.

P. 173. Vat Sālā Si Nā, d'où provient la grande image du Buddha placée dans le bot de Vat Bo, ne se trouve pas à Ayudhyā, mais à Thonburi (Dhanapurī), sur la rive droite du Ménam en face de Bangkok.

P. 178-179. L'origine des statues placées dans les chapelles axiales du Vat Bo, telle qu'elle est donnée ici, ne concorde pas avec les renseignements contenus dans le *ตำนาน พระพุทธูปสำคัญ* S. A. R. le Prince Damrong. N'ayant pas personnellement de renseignements précis sur ces statues, je me contente de signaler cette discordance.

P. 183. Ce n'est pas le linga de Vat Bo qui porte une inscription de 1317 A. D. Le linga ne porte aucune trace d'écriture, et l'inscription de 1317 est en réalité gravée sur une colonne placée dans le Vat Brah Keo, en face de l'entrée est du sanctuaire, colonne que le Commt. L. de La Jonquière a eu tort de prendre pour un linga.

P. 219. Le bas-relief placé derrière la grande statue du Vat Sudat n'est pas une copie en stuc d'un bas-relief gréco-bouddhique ; c'est un bas-relief original, d'origine malheureusement inconnue, qui appartient à l'école de Dvāravatī.

P. 225. Vat Janah Sangrām ne fut pas construit par le premier roi de la dynastie de Bangkok, mais par le premier Vang Nā ou vice-roi.

P. 228. La grande empreinte du pied du Buddha vient de Sukhodaya. Dans le pavillon sud-est de Vat Bovoranives, la statue du Buddha en pierre qui n'est pas assise sur le nāga, mais debout, vient de Vat Khoi aux environs de Lopburi, et appartient à l'école de Dvāravatī, dont c'est un des meilleurs spécimens.

P. 232. Vat Rājapabidh (et non pabitr) ne date pas du règne du roi Mongkut, mais de celui du roi Chulalongkorn.

P. 268. Les abouts de tuiles du toit du Vat Pañcamapabitr, ne sont pas des Brah Bimb; ils représentent des divinités en prière (Deb pranam). Les statues placées dans les niches à l'extérieur du cloître ne proviennent pas de Brah Pathom; trois sont originaires de Lopburi, et la quatrième de Ceylan.

Les traductions des noms portés par les divers temples ou monuments de Bangkok n'est pas toujours très exacte. P. 142, *Baisāl Daksīn* ne signifie pas "vaste salle d'offrandes," mais "vaste salle du sud;"—P. 146, Le nom officiel du Vat Brah Keo, *Brah Srīratanasāstārām* doit être traduit; "Monastère de (l'image du) Maître (faite en pierre précieuse);"—P. 234, *Vat Lieb*, ne signifie pas "Temple construit au bord du fleuve," mais "Temple de l'arbre lieb;"—P. 251, *Anantasamāgom* ne signifie pas "Palais de l'assemblée d'Ananda," mais "Palais de l'assemblée innombrable."

G. C.